

ment était le même dans les deux vaisseaux mais, comme on le voit par le tableau que nous publions ici, ce déplacement qui n'était que de 25½ pieds pour le *Great Eastern*, s'élève à 32½ pieds l'*Oceanic*.

On se rappelle l'histoire étonnante et le peu de réussite du lancement du *Great Eastern* en 1858. Ce ne fut qu'après trois mois d'un travail gigantesque et à l'aide de presses hydrauliques qu'on put mettre à flot le colosse des mers dont le poids atteignait 9000 tonnes.

Le lancement de l'*Oceanic* a été plus rapide ; en moins de deux minutes ce nouveau monstre, quoique pesant 11,000 tonnes, était rendu dans son élément.

Les travaux de lancement seuls ont nécessité une dépense de cent mille dollars, et la route suivie par le navire, du chantier à l'eau, avait été garnie de plaques de fer de 1½ pouce d'épaisseur pour éviter tout arrachement extérieur.

Si on compare l'*Oceanic* avec les autres vaisseaux modernes, on trouve qu'il est de 42 0/10 plus grand que le plus grand de tous, le *Kaiser Wilhelm der Grosse*, dont le tirant est de 29 pieds et le déplacement 20,000 tonnes.

Nom du vaisseau.	Date.		Longueur totale.		Largeur.		Profondeur.		Tirant d'eau.		Déplacement.		Vitesse.	
	Année	Jour	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Tonnes.	Nœuds.	Nœuds.	
<i>Gr at Eastern</i> .....	18	8	692	83	57½	25½	27000	12						
<i>Paris</i> .....	1888		560	63	42	26½	13000	20						
<i>Teutonic</i> .....	1880		585	57½	42	26	12000	20						
<i>St Paul</i> .....	1885		554	63	42	27	11000	21						
<i>Campania</i> .....	1883		615	65	41½	28	19000	22						
<i>K. Wilhelm D. Grosse</i>	1897		649	66	43	29	20000	22.35						
<i>Océanic</i> .....	1889		704	68	49	32½	28500	20						
<i>Touraine</i> .....	.....		516	52	37	22	11675	.....						

Celui qui vient après est le *Campania* avec un déplacement de 19,000 tonnes, suit le *Saint Paul*, de 14,000 tonnes, le *Paris*, de 13,000 tonnes et le *Teutonic*, de 12,000 tonnes.

Quant à sa puissance en chevaux-vapeur, nos lecteurs seront surpris de voir que celle des gros navires n'est que de 28,000, la même que celle du *Kaiser Wilhelm*, tandis que le *Campania* atteint 31,000 chevaux-vapeurs.

Sa vitesse sera également inférieure de 2 nœuds 35 centièmes à celle du *Kaiser* : que voulez-vous ? on ne peut pas tout avoir !

Du reste, la compagnie calcule que deux ou trois nœuds de plus ou de moins ne sont pas un avantage préférable à celui de l'énorme capacité du navire. La vitesse, comme le reste des choses, a ses inconvénients, elle demande une consommation plus forte de charbon et n'aboutit souvent qu'à faire arriver le navire à New-York juste trop tard pour passer la quarantaine, où l'on retient les passagers jusqu'au lendemain matin.

On prétend qu'en cas de guerre l'*Oceanic* pourrait recevoir un puissant armement de canons à tir rapide. Il pourrait faire le tour du monde à douze nœuds à l'heure, sans faire de charbon, ce serait un navire idéal pour le transport des troupes.

Il peut recevoir 410 passagers de première classe, 300 de seconde, 1,000 de troisième et un équipage de 390 hommes, soit 2,100 personnes !

Ses cylindres ont respectivement 47, 79 et 93 pouces de diamètre.

Il fera sa première traversée à New-York en août ou septembre prochain.

P. Chonier

POURQUOI ?

Chaque année j'éprouve le besoin, comme beaucoup de monde, de fuir, pendant deux ou trois mois de la chaude raison, le macadam ou l'asphalte des rues, d'aller humer l'air pur et embaumé des champs, de me griser de l'eau claire, limpide, qui dévale à travers la montagne pour venir se jeter, en joyeuses cascades, dans la petite rivière de l'adorable petite paroisse de C\*\*\*.

Autant j'aime le *dolce farniente* dans mon lit, où l'on me surprend fréquemment ronflant comme plusieurs tuyaux d'orgue, à dix heures du matin, autant, à la campagne, je me plais à voir, debout, se lever l'aurore. Les vapeurs, sorte de brume, qui s'échappent de la terre sous les premiers rayons du soleil vivifient mes poumons, légèrement atrophiés par les miasmes dont l'air de la Babylone moderne est rempli.

Donc, à la campagne, quand je n'ai pas trop sacrifié au silence réparateur d'une belle soirée d'été, le chant du coq vient frapper mon oreille alors que déjà j'erre sur les grandes routes bordées de fleurs, de sapins et de chênes. Quelquefois aussi, sans sortir de la paroisse, je vais faire de courtes visites aux braves paysans. Peu d'intérieurs de maisons me sont inconnus. L'église même, fort curieuse par certains tableaux et vitraux attribués à des maîtres, n'a pas un coin que j'ignore. Et le cimetière ? J'en connais toutes les tombes et les inscriptions dont elles sont revêtues, quand elles ne sont pas à moitié effacées.

C'est là que se passe l'action du récit simple et surtout sincère que j'entreprends de vous faire, avec une plume peut-être inexperte et qui eût gagné, je n'en doute pas, à être tenue par un maître ès nouvelles.

\*\*\*

Le cimetière de C\*\*\* est grand, très grand, pour la paroisse, mais il date de près d'un siècle. Il ne renferme qu'une douzaine de monuments et présente l'aspect de l'abandon. Quelques bouquets fanés pendent à des croix de bois vermoulu ou de fer que la rouille dévore. Les couronnes traînent dans les herbes folles et les feuilles mortes, — feuilles mortes qu'on peut appeler le deuil de l'année écoulée, mais qui accompagnent heureusement la majesté de la tombe et le silence de la mort.

Or, un jour que j'étais comme atteint de spleen, de névrose, sans savoir pourquoi, j'éprouvai le besoin d'aller perdre mes pas dans ce cimetière.

Je montais un chemin rocailleux et raviné par les pluies, qui s'y trouve et mène à un calvaire en pierre de granit placé sur une hauteur d'où l'on domine le cimetière et une partie, la plus intéressante, de la paroisse, quand j'aperçus, marchant devant moi, une enfant de quatre à cinq ans à peine. Elle était seule. Cela me surprit.

Que venait elle faire en ce lieu et à une heure aussi matinale ? Il était à peine sept heures du matin. Je résolus de l'observer, en me dissimulant derrière un bouquet d'arbres.

Je la suivis donc des yeux et je la vis bientôt s'arrêter, non loin de moi, près d'une tombe d'une date tout à fait récente. Comme elle n'avait jusque-là tourné le dos, je n'avais pu remarquer qu'elle tenait à la main droite un petit bouquet de fleurs. Ce bouquet, elle le contempla sous toutes ses formes ; elle en respira même le parfum avec un certain plaisir. Puis je l'entendis prononcer distinctement ces simples mots, tout un poème :

— Bonjour, papa !

Elle devint ensuite méditative ou plutôt elle semblait attendre une réponse.

La réponse sans doute attendue ne venant pas, elle plaça son petit bouquet dans un vase de grès, qui se trouvait là à cette intention.

Pendant ce temps, je m'étais approché d'elle, évitant de faire du bruit, pour ne pas l'effrayer. Et je lui apparus, esquissant un sourire qui l'engageait à ne pas avoir peur.

— Bonjour, mon enfant ! lui dis-je. Quelle est la personne que tu regrettes et sur la tombe de laquelle tu viens de déposer un bouquet ?

— Papa, me répondit-elle.

Et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Et tu viens le voir souvent ?

— Tous les jours.

— Même quand il pleut ?

— Même quand il pleut.

— Et que lui dis-tu ? Qu'est-ce que ta petite âme peut lui apporter en pensées ?

Elle ne comprit que ma première question.

— Je lui dis : " Bonjour, papa ! " Mais il ne répond jamais, jamais !

— Pauvre enfant ! murmurai-je.

Enhardie, elle me regarda fixement, et comme ma physionomie ne semblait pas lui être inconnue ou tout au moins lui déplaire, elle me demanda :

— Pourquoi, monsieur, ne me répond-il pas ? Pourquoi, monsieur ?

— Il dort d'un profond sommeil.

— Je sais !

— Mais il t'entend.

— Je sais. Mais comme il dort longtemps, longtemps ! Et pendant ce temps, maman pleure... pleure, en tissant du matin au soir. Pourquoi maman pleure-t-elle ?

— Parce que l'âme de ton papa est au ciel. Là-haut, vois-tu, plus loin que les étoiles !

— Je sais. Mais papa, je voudrais bien le revoir.

— Tu le reverras... un jour.

— Je sais... Mais pourquoi, en attendant, ne me répond-il jamais ? Je l'aime bien pourtant, et maman aussi. Demande-lui pourquoi ?

— Laissons-le dormir, mon enfant.

Et je l'emmenai doucement, tout en essayant de dissimuler une larme, une grosse larme qui coulait, furtive, le long de ma joue.

Arrivés près de la porte du cimetière, je déposai un baiser sur son front. Voyant que j'allais la quitter, elle me retint par un pan de mon habit et me dit :

— Demain, monsieur, tu peux venir voir papa avec moi. Il nous répondra peut-être, cette fois !

Hélas !...

LUCIEN SCOTTY

CARTIER ET CHAMPLAIN

Jacques Cartier ! Champlain ! Voilà les deux pères du Canada, les fondateurs de la patrie Canadienne. Les services rendus par le second, sont plus importants sans doute ; mais sans le découvreur, aurions-nous eu le fondateur ?

À la suite sont venus les missionnaires Récollets et Jésuites, Brébeuf et les autres martyrs, Laval, de Maisonneuve et tous les autres héros de notre histoire.

Il y a longtemps que le Canada et la France auraient dû élever des statues à ces grands hommes.

Quant à le faire, il n'est que juste de commencer par Cartier : il a été le premier à la peine : il doit être le premier à la gloire.

P.-J.-O. CHAUVEAU

C'est une parole de l'Écriture. La langue est un glaive qui sauve ou qui tue. Quelles victoires ne remporte pas la parole ! Quels bienfaits obtenus de Dieu et des hommes ! Instrument de tout bien, la langue est aussi l'instrument de tout mal : elle trompe, elle calomnie, elle maudit, elle blasphème. Le chrétien doit la consacrer à bénir Dieu, à consoler les affligés, à réjouir et encourager ses frères, à rendre témoignage à la vérité.